

Du paléopaysage au métapaysage à travers l'Anthropocène

Pierre Fluck

Docteur-ès-Sciences
Institut Universitaire de France
PR à l'Université de Haute-Alsace

Ce article est le texte d'une conférence donnée à l'Université de Haute-Alsace à l'occasion du colloque du laboratoire ILLE (Faculté des Lettres et Sciences Humaines) « Ruines et Vestiges », le 11 mai 2017. Si la ruine est sémantiquement définie comme « destruction, altération, dégradation », le ou les vestige(s) sont « trace, reste, souvenir ». Ainsi des traces matérielles et concrètes du passé sont différemment saisies et valorisées, selon les périodes.

Pour comprendre le titre, trois définitions. Par *paléopaysage*, nous entendons le paysage qu'avaient engendré les activités humaines, issu des modifications qu'elles avaient apportées à un territoire donné. *Métapaysage* désigne ce que sont devenus de tels *paléopaysages* dans l'évolution des sociétés humaines (par exemple, la désindustrialisation a transformé en profondeur les paysages occidentaux). L'*Anthropocène* est un concept introduit par le prix Nobel Paul Crutzen en 2002¹.

Cette conférence s'articule, comme j'ai coutume d'en pratiquer l'usage, autour d'une collection de tableaux. Prétextes ou alibis à ouvrir des micro-champs de connaissance, ces derniers se positionnent tous dans le domaine des sciences qui nourrissent avec le facteur « temps » un rapport étroit. En outre, chacun de ces tableaux va nous introduire dans des considérations en rapport avec la thématique de la journée (ruines et vestiges), tout en obéissant à une progression graduée qui se veut ouvrir des horizons envers des préoccupations sociétales. Quels rapports entretiennent ainsi les ruines avec le vaste champ du patrimoine ? Les vestiges envers celui de la connaissance ? Empruntés au façonnage de la lithosphère par la Nature ou par l'Homme – voulu ou indésiré –, les objets choisis viennent se loger pour une large part dans le quotidien du travail des sociétés humaines. Ils éveillent en cela une thématique de recherche qui prend du sens à l'Université de Haute-Alsace, un domaine qu'est venu prolonger un enseignement formaté au travers de *l'école mulhousienne d'archéologie industrielle*.

¹ Geology of Mankind, *Nature* 415, p. 23

Ces préoccupations ont pour cible essentielle la mutation des paysages naturels ou anthropisés sous l'effet de l'emprise croissante sur le Monde des activités industrielles. A dater de l'« instant » de bascule où l'action des hommes en vient à surclasser celle des agents naturels dans la transformation de la surface de la Terre, on peut parler d'une nouvelle ère géologique, évoquée pour la première fois par Paul Crutzen.

Tableau 1 : une prairie de versant, quelque part en Alsace. Appelée « la Fouchelle », l'endroit se positionne vers le fond d'une vallée vosgienne, à l'aplomb des rangées de maisons et d'usines d'une petite ville industrielle, que viennent compléter jardins et villas patronales. En 2013, le propriétaire de ce terrain, Monsieur Obliger, fit une découverte étrange. S'étant enquis de rectifier presque insensiblement le chemin d'accès à sa ferme, il remarqua la présence de tessons de poterie dispersés çà et là. Il prévint l'archéologue de l'ASEPAM² Jean-François Bouvier, qui pratiqua en ces lieux des petits grattages. Le « tessonnier » s'étend sur 310 mètres le long de ce chemin, qui s'étire quasiment à courbe de niveau, au flanc d'une pente plutôt raide. Les années suivantes, les grattages firent la place à des sondages puis à des fouilles, qui ont trouvé leur ancrage dans le *projet collectif de recherches* « mines et métallurgie cuivre/plomb/argent en Alsace des origines au XVII^e siècle » codirigé par Pierre Fluck, Joseph Gauthier et Bernard Bohly. Dès 2017, ces opérations intègrent de même le projet INTERREG franco-allemand *Regio mineralia* porté par l'UHA, entourée de 7 partenaires principaux.

Les tessons en question relèvent de deux catégories : de la poterie culinaire (dont les fameux pots à trois pieds appelés *tripodes*, très courants à l'époque de la Renaissance) et de la céramique de poêle, c'est-à-dire des carreaux de terre cuite brute ou vernissée. Les motifs de ces derniers se positionnent par leur typologie dans la fourchette qui va s'étaler du début du XVI^e siècle au bon tiers du XVII^e. Ces maigres fragments nous firent pressentir l'existence d'habitats, et pour tout dire d'un village à part entière qui déroule ses maisons sur la distance indiquée plus haut. Les fouilles ont mis au jour les bases de ces maisons. Chacune fidèlement se compose de deux pièces – une cuisine et la « stube » ou pièce à vivre – étalées sur 22 à 25 mètres-carrés. La surface d'une cellule d'habitation [illustration 1].

Un village à flanc de coteau, au sujet duquel les sources d'archives pourtant pléthoriques en ces XVI^e et XVII^e siècles restent obstinément muettes. Une population vivait là, dont le souvenir s'est évanoui dans l'amnésie la plus absolue. Des ruines englouties dans les matériaux de colluvionnement faits de terres et de cailloutis qui tapissent, égalisent et lissent les versants, ne laissant à aucune pierre de construction la chance de dépasser du couvert herbeux. Une dissolution complète dans le faciès paysager tout comme dans la mémoire collective. Une dégradation totale d'un objet qui avait occupé des centaines d'individus et rempli leur vie.

Mais les acteurs des fouilles viennent d'offrir comme sur un plateau des vestiges immobiliers et mobiliers, au travers de leur mise au jour progressive : de la matière première pour la construction du savoir. Il est dès lors intéressant de mettre en perspective la dégradation précitée et

² Association Spéléologique pour l'Étude et la Protection des Anciennes Mines (partenaire principal du projet INTERREG *Regio mineralia* dont il est question un peu plus loin).

*l'aggradation*³ qu'apporte la démarche archéologique. Il se trouve que ces maisons se sont révélées groupées en bandes comportant chacune deux à six cellules d'habitation : 6 groupes au total le long du chemin conduisant à la ferme de Monsieur Obliger, mais il faut y rajouter au moins autant le long d'un sentier qui s'en décroche en pente douce vers le bas. On peut estimer à une cinquantaine le nombre de cellules d'habitations.

Qui donc vivait là ? La plupart des maisons contiennent – jusque dans leurs propres murs – des pierres qui forment les *gangues* des minerais argentifères extraits des mines proches (donc des « morceaux » de filons), ainsi que des résidus métalliques de fonderies. Ces derniers sans doute pouvaient être appréciés pour une propriété physique bien singulière : leur inertie thermique, qui les rend propres à retenir la chaleur. Les habitants étaient donc des mineurs et des fondeurs. Vivaient-ils seuls ? Il se trouve qu'en tous points, ces logis ont livré des objets aussi divers que des billes, des pipes, des aiguilles à coudre en os, des dés à coudre ou à jouer, des fusaïoles ou encore des éléments de parures : ces ouvriers résidaient en ces lieux en compagnie de leurs femmes et enfants dans un bien être sûr – même si les commodités se trouvaient à l'extérieur –.

Récapitulons : nous nous positionnons en présence d'habitats répétitifs⁴ organisés dans le respect des règles d'un urbanisme normalisé, un peu à l'écart des lieux du travail, car il est temps à présent de préciser que deux entités, composées chacune d'une mine et d'une fonderie, se présentent à quelques centaines de mètres, aux deux extrémités de ce « village-rue ». Une organisation planifiée selon une conception coordonnée. Un tel objet porte un nom : une cité ouvrière. Les deux entités industrielles précitées portaient les noms de Saint-Barthélemy et de Saint-Philippe, deux exploitations jadis renommées ouvertes conjointement en 1524⁵. Quarante mètres en contrebas, le fond alluvial de la vallée, marécageux, ne se prêtait d'ailleurs pas à l'urbanisation : encore juvénile, la ville minière de Sainte-Marie-aux-Mines ne s'étendait pas, en ces temps, jusqu'à l'aplomb de ces lieux. Imaginons un scénario vraisemblable, en cette époque qualifiée par les historiens de « ruée vers l'argent » : des mineurs et ouvriers de fonderies – ces migrants perpétuels – affluent par centaines de Forêt-Noire, de Saxe ou du Tyrol, la rumeur les ayant informés qu'ils allaient trouver en ce *Val de Lièpvre* du travail. Ces ouvriers se font alors embaucher par des sociétés minières comme Saint-Barthélemy ou Saint-Philippe, des compagnies attentionnées puisqu'elles ont fait construire, à l'attention de leur personnel et de leurs familles... des logements. Car attention, on se projette 250 ans avant les premières cités ouvrières de la *révolution industrielle* en Angleterre.

L'archéologie a débusqué en ce lieu un objet « énorme ». Elle nous autorise à imaginer des réalisations semblables en bien d'autres localités de cette « province minière germanique ». Ce qu'on ne saura jamais, en revanche, c'est toute l'épaisseur du mental de cette population : quel était leur quotidien, étaient-ils heureux, comment et en quels termes communiquaient-ils ? Et même qui étaient-ils. Un des deux groupes de maisons de la Fouchelle fouillé en 2017 a même révélé un ensemble de deux cellules d'habitation qui partageaient la même cuisine, placée en position centrale. Branches d'une même famille, forme précoce de colocation ?

³ Nous faisons sciemment usage d'un substantif préférentiellement utilisé dans le domaine des sciences de la Terre

⁴ Certains observateurs se sont hasardés, au risque d'user d'un champ lexical inadapté à l'époque, à comparer ces logis avec des HLM...

⁵ *Chronique* du Landrichter Haubinsack, écrite vers 1550, Arch. Départ. du Ht-Rhin (traduction Pierre Fluck, revue *Pierres et Terre* 8, 1976, p. 10-29).

Tableau 2 : les paysages géologiques, tour à tour constructions, déconstructions, toujours vestiges.

Nous introduisons ce tableau, le 10 mai 2017, par la vue d'un cône de scories de la péninsule volcanique du Snaeffels, en Islande, le volcan par lequel Otto Lindenbrock et son neveu descendirent à la conquête du centre de la Terre. Nous pourrions avec autant de bonheur positionner en lieu et place le Puy du Pariou ou quelque autre cône de la *chaîne des Puys*. Un volcan actif, ou « fraîchement » éteint, n'est pas une ruine, c'est une construction. Qui doit à des lois physiques sa forme et son contenu. Dans la cheminée du volcan, la pression des gaz et d'autres causes propulsent des fragments de lave qui décrivent des paraboles dont il ne reste qu'à écrire l'équation, et retombent alentour en édifiant un cône parfait. De même et à l'inverse – paradoxe qui nous ramène à l'élément eau –, une *marmite de géant* peut être perçue comme une construction « en négatif », une sorte de sculpture que l'on doit aux agents naturels (des galets) agités par la force giratoire de l'eau, tout comme l'artiste modèlerait sa statue à l'aide d'abrasifs mécaniques.

Au Puy du Pariou, cône jeune, nous pourrions opposer le vieux volcan du Cantal, vaste ruine réduite à l'état de chicots (le Plomb du Cantal, le Puy Mary, le Puy Griou...). Dans le Rhin Supérieur, le Kaiserstuhl montre encore un stade plus avancé de démantèlement. Ses paysages traduisent la ruine très aboutie d'un gigantesque appareil, soigneusement disséqué, ciselé, abrasé. Mais l'action des agents d'érosion apporte un corollaire : elle vient nous offrir un « écorché » du volcan, autoriser à l'initié une sorte de voyeurisme qui l'informe sur la nature et l'agencement de ses parties internes. Jusqu'à ce fameux noyau de carbonatite – une gloire pétrographique du Rhin Supérieur – qui ne se retrouve pratiquement que dans les volcans du *rift* est-africain. Cette analyse nous rappelle que le fossé rhénan est une authentique portion de *rift*, bloqué dans sa vocation première à éveiller la naissance d'un océan. Mais le Kaiserstuhl ne représente pas le stade final de l'évolution d'un volcan. Dans la courbure méridionale des Vosges, le Rossberg sommeille dans son état de *paléovolcan*, que seuls savent interpréter les géologues, tant il se retrouve engoncé dans sa gangue, une pile de formations volcanosédimentaires (les fameuses « grauwackes »), chahutée encore par les soubresauts de la lithosphère.

Et pour montrer à quel degré la *corruption* d'une entité sait en générer d'autres au sein de cycles de transformations, nous citerons encore les *amphibolites* de la série de Sainte-Marie-aux-Mines. Ce sont d'anciens *basaltes*⁶ (d'authentiques laves) transfigurés, sous l'effet de la température et de la pression qui sévissent à la base de la croûte terrestre. Vestiges certes métamorphosés – métamorphisés – pour corser l'enquête du géologue-détective, ruines certainement pas, tant ces conditions sévères ont recréé un matériau neuf à partir de molécules préexistantes : nous venons de glisser dans une logique de construction !

A l'opposé des phénomènes éruptifs, la tranquillité des dépôts sédimentaires impose ses piles de strates dans les régions déprimées qui garnissent la croûte externe. Ces formations se prêtent avec la même réussite à la confrontation avec les concepts de ruines et de vestiges. Il en va ainsi d'un relief en *cuesta*, ces « côtes » qui confèrent au *Bassin Parisien* son aspect si singulier ; imaginez un escalier fait de très larges marches qui descendent en direction – c'est un paradoxe – des bordures redressées de cette vaste entité géologique et géographique. Ces escarpements matérialisent les

⁶ FLUCK P., Vue nouvelle sur la géologie des Vosges moyennes d'Alsace et son apport pour l'histoire de la chaîne varisque, *Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Colmar*, 57^e vol., 1978-80, p. 3-76.

ruines d'une paléo-continuité, comme pour rappeler à notre bon souvenir que cette impressionnante pile de terrains des époques dénommées Trias, Lias, Dogger, Malm, à l'exception peut-être du Crétacé, s'étendait avec une régularité entêtée en direction d'une région que nous nommons aujourd'hui le Rhin supérieur. La lente surrection de ce môle Vosges-Forêt-Noire au Crétacé puis au Tertiaire a soulevé ces formations à des altitudes incompatibles avec leur durabilité. Implacable, l'érosion s'est emparée de ces couches ainsi fragilisées par leur positionnement en porte-à-faux, pour laisser en saillie ces marches de l'Est – d'authentiques ruines, même s'il ne viendrait à l'idée de personne de les considérer comme telles –, voire même, à l'arrière, des môles de résistance appelés à juste titre *buttes-témoins*. Il en va ainsi de la « colline inspirée » de Maurice Barrès, ou encore du plateau qui sert d'assise, depuis un temps immémorial, à la ville de Langres. La « côte » la plus orientale du Bassin de Paris n'est autre d'ailleurs que le front des Vosges gréseuses qui vient se présenter dans la vallée de la Bruche ou le bassin de Saint-Dié, et le poudingue de Sainte-Odile est une illustration parmi les plus emblématiques de cette ruine de la couverture secondaire du socle des Vosges primaires.

Tableau 3 : L'Homme aussi sculpte des paysages. Projetons-nous à présent du côté de Rustrel (Vaucluse), en un lieu appelé le « Colorado provençal ». Ce prétendu Colorado fait partie d'une suite de chaînons très découpés sur un allongement d'une trentaine de kilomètres, qui émergent de la zone déprimée venue flanquer au nord le Lubéron. Ces collines littéralement taillées offrent des aspects surréalistes, que domine une armada de roches ruiniformes aux reflets oscillant entre le doré et la panoplie des ocres-rouge [illustration 2]. Des formes non sans analogie avec les roches étranges des grès triasiques des Vosges du Nord, ou du *géoparc* de Prachov (en Bohême), ou de la Suisse Saxonne. Une analogie totalement factice, car ces paysages du Vaucluse doivent à l'action de l'Homme leur essence : ces ruines sont les vestiges de l'industrie de l'ocre. En grande partie, il s'agit d'anciennes carrières plus ou moins organisées venues dévorer des collines entières en laissant ces formes résiduelles. L'ocre est un mélange d'argile, de goethite (un hydroxyde de fer ainsi nommé en l'honneur du célèbre écrivain, minéralogiste à ses heures) et de poussières de quartz. Le plus étonnant réside dans l'explication de sa genèse⁷, apparue tard dans l'histoire des sciences de la Terre. Elle contraint le curieux à un exercice d'imagination. Qu'il se représente en effet les grès du Crétacé provençal prisonniers d'un climat tropical humide, qui les transforme dans un processus d'altération pénétrative libérant notamment des sels de fer et d'aluminium : on appelle cela des *latérites*⁸. Cependant la palme, dans la découpe dentelliforme des milieux géologiques, est sans doute détenue par les petites républiques insulaires du phosphate, en plein Pacifique⁹.

Mais nous convions à présent le lecteur à nous suivre en direction d'un autre monument, somptueux s'il en est, résultant de cette reconfiguration de la nature par l'Homme : il s'agit de l'extraction du minerai de fer en Styrie. En ce milieu, la minéralisation est hébergée dans des roches dures. L'extraction à ciel ouvert a découpé trois côtés d'un pic des Alpes en 44 gradins, qui font ressembler étrangement cet *Erzberg* aux grandes pyramides... mais une pyramide de 691 mètres de hauteur

⁷ TRIAT J.-M., *Les ocres*, CNRS éd., 2010

⁸ On trouvera d'autres exemples de paysages ruiniformes sculptés par l'Homme dans l'ouvrage de FLUCK P., *Manuel d'archéologie industrielle*, Hermann éd., 2017.

⁹ FLUCK P., *Manuel d'archéologie industrielle*, op. cit., p. 447.

[illustration 3]. La résultante, ruiniforme à première vue, s'assimile plutôt à une construction par enlèvements de parties, c'est-à-dire à une gigantesque sculpture. Ruine non, vestige certes, d'une ère industrielle glorieuse, mais d'une ère finie.

Élargissement du propos. Du vestige au patrimoine : la patrimonialisation. Des sites comme Roussillon, ou l'Erzberg, ressortissent – et cette qualité fait l'unanimité – au patrimoine. Le Puy du Pariou, ou le Kaiserstuhl, pareillement, mais dans la catégorie du patrimoine naturel, tant il est vrai que ces entités sont à classer au rang des *géotopes*. Ce vocable, qui n'a pas – et c'est à regretter – la faveur des Français, désigne des portions affleurantes de la géosphère, remarquables par l'esthétique qu'elles dégagent et/ou par les enseignements qu'elles suscitent lorsqu'on les interroge.

Dans mes cours, j'ai coutume d'engager des travaux de groupe autour de la notion même de patrimoine – un substantif si souvent étiré, corrompu, galvaudé –. Ainsi les étudiants sont-ils d'abord conduits, dans une sorte de *brain storming*, à produire une liste étoffée d'exemples concrets d'objets présumés patrimoniaux. Dans un deuxième temps, ils opèrent des regroupements d'entités qui se ressemblent ; ainsi des catégories se dessinent : patrimoine naturel, patrimoine matériel fabriqué par l'Homme, immatériel etc... On en vient alors à la définition du patrimoine. Celle-ci s'appuie sur trois pieds (à la manière de ces tripodes dont il était question dans notre tableau 1), qui sont l'héritage, la préciosité, l'appropriation mentale collective ; mais une propriété remarquable se dessine, conséquence de ces trois conditions nécessaires et suffisantes. Elle réside dans l'obligation morale de transmettre ce bien aussi intact que possible aux générations à venir. Cette définition est un passage obligé pour la continuation de nos considérations, car il apparaît très vite que tout héritage n'est pas patrimoine et qu'il convient de se prémunir contre l'*inflation patrimoniale*¹⁰. Ainsi compris, le patrimoine peut se prêter à une « cartographie ». Dans notre *Manuel d'archéologie industrielle*¹¹, nous avons proposé un « triangle du patrimoine » ABC dont le sommet A se trouve en haut de la feuille, B en bas à droite et C en bas à gauche [illustration 4]. Les sommets A, B et C sont occupés respectivement par le patrimoine naturel, le patrimoine matériel d'origine anthropique (pour le distinguer du premier qui est aussi de nature matérielle), enfin le patrimoine immatériel. Ainsi, le Puy du Pariou occupe-t-il le sommet A, les reliefs ruiniformes (l'Erzberg et Roussillon) le milieu du segment AB, le village de la Fouchelle – à la condition que les habitants de cette vallée l'adoptent, la découverte est encore très neuve mais des journées « portes ouvertes » ont été déjà conduites en ce sens – le sommet B. Le sommet C est réservé à des entités plus immatérielles, comme un parler régional, ou encore les archives qui documenteraient l'exploitation en gradins de l'Erzberg. Déjà cependant, l'Erzberg lui-même dérive légèrement du milieu du segment AB en direction du sommet opposé, par la charge affective qui résulte de la culture minière si viscéralement ancrée dans ce pays. Les mythes et croyances qui auraient pour thème les volcans et leurs colères se projetteraient quant à eux sur le segment AC de notre triangle. C'est dès lors une activité ludique que de positionner toutes sortes d'éléments patrimoniaux dans notre petit continent de forme triangulaire.

¹⁰ V. par exemple « FLUCK P., Le débordement patrimonial, ou la juste place du patrimoine, <http://www.ccpm-asso.fr/files/downloads/fluck-pierre-debordement-patrimonial.pdf>

¹¹ Op. cit.

Tableau 4 : Les terres colorées du Rio Tinto. Du patrimoine à l'héritage. Ce tableau nous fait basculer dans un autre registre de l'héritage, marqué par des vestiges – pas par des ruines – de la quête effrénée du cuivre. Car les paysages que l'on découvre en descendant le Rio Tinto (une rivière d'Andalousie) s'inscrivent dans la désolation, le désarroi, la stupéfaction de découvrir à quel point l'Homme a su bouleverser (abîmer, blesser !) la nature. Un cas d'école s'il en est pour illustrer la stratigraphie de l'Anthropocène. Certes l'œil du peintre verra dans cette inlassable succession de crassiers, de pierriers, de vasières, de terrains vagues ou de déserts une palette de couleurs insoupçonnée, et l'esthétique se positionnera au rendez-vous [illustration 5]. La science historique cependant s'impose au secours du contemplateur, sonnante comme un rappel à l'ordre, apportant son lot d'informations sur les dommages irréversibles causés à l'environnement, sur les souffrances de cette société des « forçats » du cuivre, sur les sanglantes répressions de leurs tentatives de se rebeller face à la toute-puissance de la finance britannique. Patrimoine ? Ce lieu – et il en est quantité d'autres à la surface de la planète – est un document extraordinaire qui témoigne de l'action des hommes. Un héritage certes, mais à ranger dans les désastres causés par l'humanité, les stigmates, ou les griffures, laissés par la pratique de l'industrie. Nous serions tentés de ranger cette forme d'héritage – au même titre que les vestiges hideux qui peuvent résulter du fait industriel, que les pollutions ou contaminations causées par les métaux lourds ou les hydrocarbures, ou que le dérèglement climatique conséquence de l'avènement de l'Anthropocène, au rang de l'indésirable. Nous appellerons cette forme d'héritage *antipatrimoine*.

Nous avons imaginé ainsi, en complément du triangle du patrimoine, celui de l'antipatrimoine, qui partage avec le précédent le côté BC, et dont le sommet D, tout en bas de la feuille, reflète comme dans un miroir le sommet A : ensemble, ces deux sommets figurent la nature. Dans ce qu'elle a de magique pour le triangle d'en haut (le sommet A), d'éprouvant dans celui d'en bas (le sommet D), par exemple une coulée boueuse qui vient d'anéantir un village. Certains objets naturels peuvent occuper conjointement la pointe d'en haut et celle d'en bas. Un volcan par exemple (le Puy du Pariou en A, la Montagne Pelée en D), ou encore le loup adulé par les amoureux de la nature, redouté par les bergers. Ces deux triangles ainsi contigus constituent un losange, celui de l'héritage [illustration 6]. Un héritage qui comprend patrimoine et antipatrimoine.

Il est des cas cependant où la coupure patrimoine/antipatrimoine n'est pas aussi nette, ou bien peut être déplacée, translaturée. Celui du Rio Tinto est à ce titre emblématique. Le petit train qui, sur la voie ferrée d'origine, parcourt ces désolations, attise l'appétence de touristes séduits par l'étrangeté de ces paysages. Cet antipatrimoine ainsi revisité en vient à revêtir l'habit du patrimoine, à savoir un héritage à valeur pédagogique, un lieu à montrer à nos contemporains aux fins de les éduquer à comprendre les égarements des sociétés humaines¹².

Tableau 5 : Les usines du bout du monde : entre patrimoine et antipatrimoine, vestiges gelés du fait industriel. En un monde de neige et de glaces (en attendant le réchauffement climatique) peuplé d'ours, le Svalbard, une île sous tutelle norvégienne, héberge une ressource longtemps convoitée : le charbon. Une compagnie russe y exploite un des principaux gisements, logeant la société humaine qu'elle employait dans une ville édifiée à cet effet, dénommée Pyramiden. Les auteurs anglo-saxons appellent *company towns* de telles agglomérations. Le gisement épuisé, la cité se transforme non pas

¹² il en va de même, si nous pouvons nous permettre un triste exemple, des camps de concentration.

en ruine (pas encore), mais en ville-fantôme. Il en existe beaucoup dans les Amériques, la plupart hélas en proie au pillage. Mais Pyramiden se présente aux yeux du visiteur ébahi comme si la vie l'avait quitté la veille, et instantanément. Une ville figée, gelée. Un objet qui offre en outre toutes les caractéristiques architecturales et urbanistiques du stalinisme. Les universitaires qui étudièrent ce milieu¹³ n'ont d'ailleurs pas hésité à user du concept de *antiheritage*. Pourtant, à nouveau, un exemple d'éducation pour la société d'aujourd'hui. Des touristes s'y montrent, à la condition cependant d'avoir suivi la formation qui les rend aptes à se prémunir des attaques des... ours polaires.

Il en est allé de même des « usines du bout du monde », celles qui occupent les fjords septentrionaux de l'Islande. L'une d'elles, Djupavik, apparaît au bout d'une piste interminable qui prolonge la fin de la route goudronnée. L'usine s'est arrêtée du fait de l'épuisement de la ressource (le hareng), à l'image du gisement de charbon de l'exemple précédent : les harengs quittent massivement l'Islande à la fin des années 1960. Nous en héritons des bâtiments en béton armé très typés, flanqués des réservoirs d'huile de hareng en forme de tambours, et de la lugubre cheminée des chaudières [illustration 7]. Mais il y a un épilogue à cette histoire. Séduit par le caractère insolite de ce microcosme, son nouveau propriétaire transforma en hôtel les maisons avoisinantes ; il plaça ses bénéfices dans la maintenance de la friche usinière. Et si aujourd'hui l'austère bâtiment sert de lieu d'expositions et attire les artistes séduits par l'étrangeté de la chose, et si les soutes cylindriques qui contenaient l'huile de hareng prêtent leur incroyable acoustique à des concerts, on le doit à sa pugnacité. Un pas énorme vient d'être franchi, celui de la reconversion, condition *sine qua non* de la patrimonialisation. Car celle-ci exige – on l'a évoqué – que l'objet puisse resservir à l'adresse de nos petits-enfants.

De telles actions ouvrent le registre infini des réappropriations. Nous ne les détaillerons pas, elles font l'objet de la troisième partie du manuel d'archéologie industrielle cité en note 8. Au colloque des 11 et 12 mai 2017, nous avons présenté des diapositives de quelques réalisations exemplaires à cet égard : la fonderie à Mulhouse (ce n'est pas une ruine mais un objet dévoyé de sa fonction première), Puebla (Mexique) où l'on a construit la modernité sur les ruines des usines textiles du quartier San Francisco, figées en un « instant T » de l'Histoire, comme religieusement épargnées de la démolition, ou encore Esch-Belval (Luxembourg) ; là le vestige, intact mais privé de sa fonction première (une batterie de deux hauts-fourneaux) et vidé de son sang (le mélange de coke, de castine et de minette) trône au centre de ce qui est sans doute la plus extraordinaire et la plus hardie des formes de reconversion d'un lieu industriel... une ville universitaire.

Tableau 6 : Le paysage industriel n'existe plus. Ce tableau¹⁴ nous plante en face d'une vision hallucinante. Au premier plan, une gigantesque carrière à ciel ouvert. Sur ses bords, une ville faite d'immeubles, d'usines au faciès sévère, écrasées par une armada d'étranges « bouteilles » édifiées toutes de briques, de cheminées, le tout coiffé par un ciel gris encombré de fumées jusqu'à saturation. La photographie représente Stoke-on-Trent, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, un lieu

¹³ ANDREASSEN E., BJERCK HEIN B., OLSEN B., *Persistent memories. Pyramiden – a Soviet mining town in the High Arctic*, Tapir academic press, Trondheim, 2010

¹⁴ Une photo qui s'en rapproche peut être consultée dans <https://marshallcolman.blogspot.com/2012/03/old-postcard-of-stoke-on-trent.html>

qui compte parmi les endroits les plus excessifs et les plus improbables de ce que la révolution industrielle ait su inventer. Noter qu'il en est d'autres en plein second XX^e siècle ; Norilsk, la ville russe du nickel, en même temps une des plus polluées au monde, est à ce titre emblématique. Et au XXI^e siècle, l'extraction des sables bitumineux en Alberta nous laisse des paysages auxquels le qualificatif d'apocalyptiques n'est pas usurpé, il suffit de se rendre sur les photographies satellitaires Google pour s'en convaincre. Car nous assistons là en direct aux extravagances environnementales de la pratique de l'industrie capitaliste, qui laisse pour l'Anthropocène une marque stratigraphique indélébile.

Mais de tels lieux restent circonscrits dans le monde occidental d'aujourd'hui. Car nos sociétés ont oublié tout ce que l'industrie a produit d'extrême dans son épanouissement, fondement même de la construction d'une Anthropocène. Il suffit de superposer des photographies actuelles de la Ruhr ou du Nord - Pas-de-Calais au même « cadrage » capturé par des photographes des années 1970¹⁵ pour réaliser à quel point l'industrie a quitté la scène dans une volte-face absolue. La ruine de l'industrie occidentale s'est édifiée conjointement avec une réorganisation des paysages. Les jeunes générations ont bien du mal à se représenter les environnements de leurs aînés, même dans un écomusée du fait industriel où les vestiges sont bien souvent léchés, et la contemplation d'anciennes lithographies ou photographies n'y remédie pas. Car il manque les odeurs, la saveur de la suie, le piquant des poussières, l'opacité de l'air, l'étrangeté des lumières, les bruits. Le paysage industriel – à l'exception de rares cas – n'existe plus, nous devons nous exprimer en terme de *métapaysage*¹⁶.

Comment alors se représenter la véritable emprise qu'a pu gagner l'industrie sur son milieu ? Les outils qui nous restent transcendent l'archéologie. Ils sont à rechercher dans la peinture, les lithographies, les photographies anciennes, ou encore la littérature et le cinéma, exprimés par des acteurs qui quelquefois ancrent leur création dans une herméneutique des archives. La peinture est un réservoir très riche susceptible de nous emmener au-delà de l'image. Prenez ce tableau du baron Pierre Paulus « La Cité industrielle » (1908) représentant un charbonnage du sillon Sambre-Meuse, ou encore ce marteau-pilon¹⁷ de Joseph-Fortuné Layraud qui « écrase » de sa masse une équipe de 13 ou 14 ouvriers occupés à pousser de toutes leurs forces un canon qui les rend tout petits ; une œuvre qui impressionna les visiteurs de l'exposition universelle de 1889¹⁸. Avec les étudiants de l'Université de Haute-Alsace dans une enquête collective, nous nous sommes complus à rassembler un corpus de films anciens (*Les Temps Modernes*) ou récents (*Charlie et la Chocolaterie*) qui dévoilent le fait industriel. Ce dernier peut n'apparaître qu'en toile de fond (*The Full Monty*), ou tout simplement n'être effleuré que de manière anecdotique (*Mon Oncle*, *Tendre Poulet*), ou au contraire embrasser le propos essentiel (*Les Hommes du Fer*). Ces films pour certains relèvent du cinéma d'action (*Poldark*), pour d'autres du documentaire pédagogique (*Paysages manufacturés*), de l'animation (*Le Château dans le Ciel*), des clips de chansons (*The Wall* des Pink Floyd), des jeux vidéo (*STALKER : shadow of Chernobyl*) ou encore du clip publicitaire (*Twix*). Il s'agit tantôt de fragments tournés en situation réelle (*Il y a vingt ans... Marcinelle Bois du Cazier*, ou, très récemment, *Les 33*), tantôt de reconstitutions sur des friches réelles (*Germinal*), ou de pure fiction (*Qu'elle était verte ma Vallée*). L'analyse se révèle pertinente lorsqu'elle croise le scénario, le degré d'implication de la scène industrielle selon son écriture, sa valeur documentaire sur les techniques, les paysages, les

¹⁵ Les clichés de Bernd et Hilla Becher sont en ce sens représentatifs

¹⁶ Nous imaginons ce substantif en nous appuyant sur un concept propre aux sciences de la Terre.

¹⁷ Voir <https://www.flickr.com/photos/magika2000/6982311040>

¹⁸ On trouvera aisément sur le net des reproductions de ces œuvres.

environnements et les sociétés, son appui en terme d'hymne à l'industrie, ou au contraire de dénigrement voire de dérision de la société industrielle. Ou tout simplement, comme la tendance furieusement se dessine dans les productions de ces dernières années, les hommes de cet art sont-ils séduits – au même titre que les nouveaux artisans et artistes qui se coordonnent au sein de clusters artistiques dans des « tiers-lieux » – par l'étrangeté des environnements hérités à travers les friches.

Mais le cinéma pour l'essentiel, comme la littérature ou la peinture, n'apporte du réel que des interprétations, souvent des illusions. Le réel, il se loge dans la pierre, la brique, la terre, le fer, autant de matériaux auxquels l'archéologue se voit confronté, dans son quotidien. À présent prisonnier d'un *métapaysage*, ce réel a trouvé refuge dans le site à l'état de friche. Et c'est un défi offert aux praticiens de l'archéologie industrielle, déjà relevé par des géographes et des environnementalistes qui s'en sont emparés, que d'analyser le fait industriel dans ce qu'il avait de réel à partir des *métapaysages* qui tiennent lieu d'écrins pour ses vestiges.

Dans ma conférence du 11 mai, je présentai des diapositives de belles ruines industrielles incrustées, telles des gemmes dans leur monture, dans leurs *métapaysages* : Thiers (la coutellerie), Hiendelaencina (Espagne, une fonderie d'argent) [illustration 8], Cobalt (Ontario, une usine de préparation mécanique du minerai), les crowns en Cornouaille (des mines de cuivre et d'étain), Pont-Saint-Pierre près de Rouen (une filature), Guanajuato (une mine d'argent) [illustration 9], la Sardaigne (une laverie de zinc), ou encore l'étrange logement de la machine à vapeur du tissage Klein à Sondernach, en Alsace [illustration 10].

Ces ruines doivent à leur solitude d'être encore en vie. En milieu urbain ou périurbain, elles auraient depuis longtemps laissé la place à l'inflation constructrice. Mais ces sentinelles restent là comme pour témoigner de la ruine de l'industrie occidentale. Elles illustrent une sorte d'entropie forcément croissante – comme toute entropie – qui va de pair avec une mutation des paysages. Mais surtout, elles ne sauraient faire oublier l'impact du fait industriel, depuis la nuit des temps mais poussé par une formidable accélération à l'époque de la révolution industrielle. Un impact générateur d'un bien étrange « lest » visible ou invisible. Ce dernier, ni ruine ni vestige, recouvre la surface de la Terre à la manière d'un filet doté de nœuds et de fils, l'imbibe aussi d'une sorte de baume pénétratif dans sa quasi-entièreté. Nous voulons évoquer par-là les changements irréversibles infligés par la pratique industrielle à nos environnements. Spectaculaire dans certains cas (coulées boueuses dues au nickel de Nouvelle-Calédonie, à la rupture d'un barrage minier dans les Minas Gerais...), ces changements revêtent universellement un habit plus sournois. Celui des sols qui absorbent, à la manière d'une éponge, les métaux lourds – le plomb, le mercure – produits par des centaines de fonderies disséminées sur les cinq continents. La charge en plomb des glaces du Groenland, déjà remarquée par Hong & al. (1994), et qui reflète les grandes époques de l'histoire minière de l'Ancien Monde, en est une preuve parmi d'autres. Car chemin faisant, l'humanité a basculé dans une ère nouvelle : l'Anthropocène.

Conclusions.

Ce tour exploratoire nous a procuré le loisir de croiser les concepts de ruines, de vestiges, d'héritage, de patrimoine, sur la base de cas concrets empruntés à la nature ou à l'Homme. La seconde catégorie surtout nous a permis la confrontation de paysages, fragments de nature modifiés par l'Homme, ou

réalisations architecturales qui jamais n'ont pu se soustraire à leur incrustation dans l'élément « nature ». Nous avons remarqué qu'une ruine peut être réelle – la destruction d'un édifice naturel ou anthropique – ou juste imagée – une simulation morphologique sans qu'il y ait forcément dégradation, l'Erzberg est plus une sculpture qu'une démolition –. Qu'une ruine est toujours vestige, mais que bien des vestiges n'ont pas le statut de ruine. Que la ruine est d'abord une entité physique, même si elle revêt des significations plus subtiles ou immatérielles, et un objet de contemplation. Le vestige sous-tend de son côté des éléments d'explication, ou sollicite des tentatives d'interprétation.

Nous avons également relevé le fait que ruines et vestiges sont des héritages d'un état forcément antérieur. Que ces héritages peuvent être, pour beaucoup, considérés comme précieux, ou remarquables, ou intéressants pour l'esprit curieux. Ils acquièrent ainsi, pour peu que les citoyens se les approprient, la qualité de patrimoine, et beaucoup de restes hérités de la pratique de l'industrie souscrivent à cette exigence. Parmi eux, des ruines d'usines qui bien des fois contribuent à la scénarisation du romantique, au même titre que des châteaux-forts médiévaux.

Mais ces paysages ne sont qu'un reflet adultéré de ce que représentait réellement l'industrie « en position de vie », forçant l'observateur à un effort d'analyse et d'interprétation, tout en le renvoyant se documenter en direction d'autres sources d'information. Nous les avons appelés *métapaysages*, par opposition aux *paléopaysages* des beaux jours de l'activité productrice.

Cette pratique de l'industrie, plus sans doute qu'aucune autre activité humaine, a généré des effets pervers dans la modification du visage de la Terre, très voyants ou au contraire plus subtils, voire hors de portée de nos sens. Cette forme d'héritage, dont nous aurions préféré nous soustraire, nous l'avons qualifiée d'*antipatrimoine*. L'antipatrimoine a su engendrer des métapaysages porteurs d'inquiétude pour certains, indéniablement esthétiques pour d'autres, autant de vestiges qui véhiculent à présent une mission d'éducation.

Légendes des illustrations :

Illustr. 1 : cité ouvrière de la Fouchelle (Ste-Marie-aux-Mines, Alsace), XVI^e siècle. Relevé archéologique en plan des deux maisons – ou cellules – jumelées du groupe FCB1, composées chacune d'une pièce à vivre ou *stub* et d'une cuisine. Noter la symétrie d'organisation par rapport au mur mitoyen central. Fouille 2018. Levés et DAO P. Fluck.

Illustr. 2 : le « Colorado provençal » à Rustrel (Vaucluse), vestige de l'exploitation des ocre. Photo P. Fluck.

Illustr. 3 : l'Erzberg de Styrie (Autriche), exploitation en gradins du minerai de fer. Photo P. Fluck.

Illustr. 4 : le « triangle du patrimoine », concept élaboré en cours avec la participation des étudiants de l'Université de Haute-Alsace.

Illustr. 5 : vallée du Rio Tinto (Espagne, Andalousie) ; à l'arrière vestiges d'une cheminée rampante ; au centre de la photo (talus noir) crassier à scories de la fonderie ; au premier plan résidus sédimentés de la lixiviation des pyrites. Photo P. Fluck.

Illustr. 6 : le « losange de l'héritage » (voir aussi illustr. 4), concept élaboré par P. Fluck avec la participation des étudiants de l'UHA.

Illustr. 7 : l'usine de valorisation des produits dérivés du hareng de Djupavik (nord-ouest de l'Islande). Photo P. Fluck.

Illustr. 8 : Hiendelaencina (province de Guadalajara, Castilla-la Mancha, Espagne), mines d'argent ; la cheminée de la fonderie « la Constante » surgit des frondaisons. Celles-ci abritent les ruines des ateliers. Photo P. Fluck.

Illustr. 9 : mine d'argent Guadalupe, à Guanajuato (Mexique), fortification protégeant le puits et les ateliers de la mine. Photo Apolline Fluck.

Illustr. 10 : tissage Klein à Sondernach (Alsace), local de la machine à vapeur. Photo P. Fluck.

ILLUSTRATION 2



ILLUSTRATION 3



ILLUSTRATION 4

Fig. 1 : le triangle du patrimoine

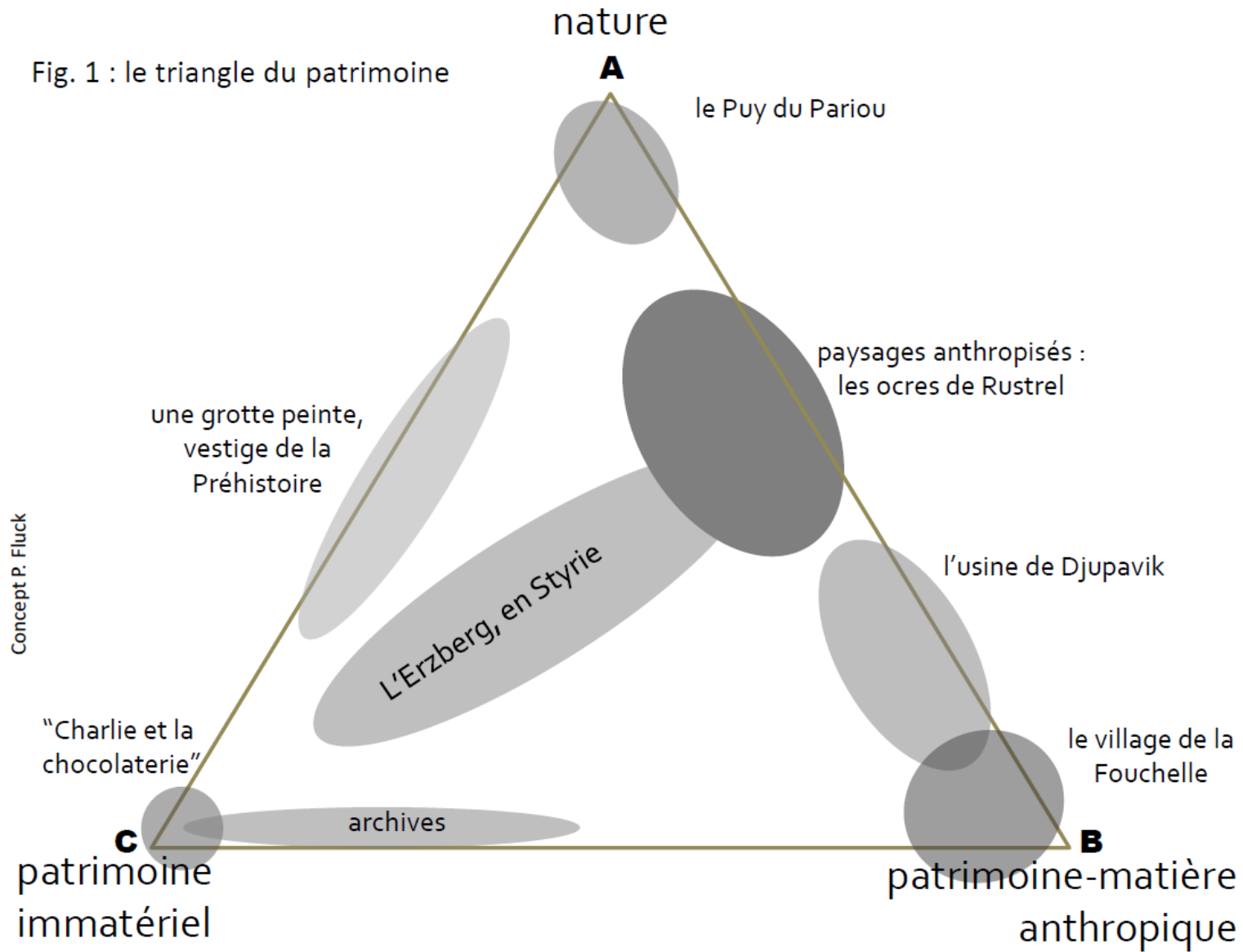


ILLUSTRATION 5



ILLUSTRATION 6

Fig. B : le losange de l'héritage

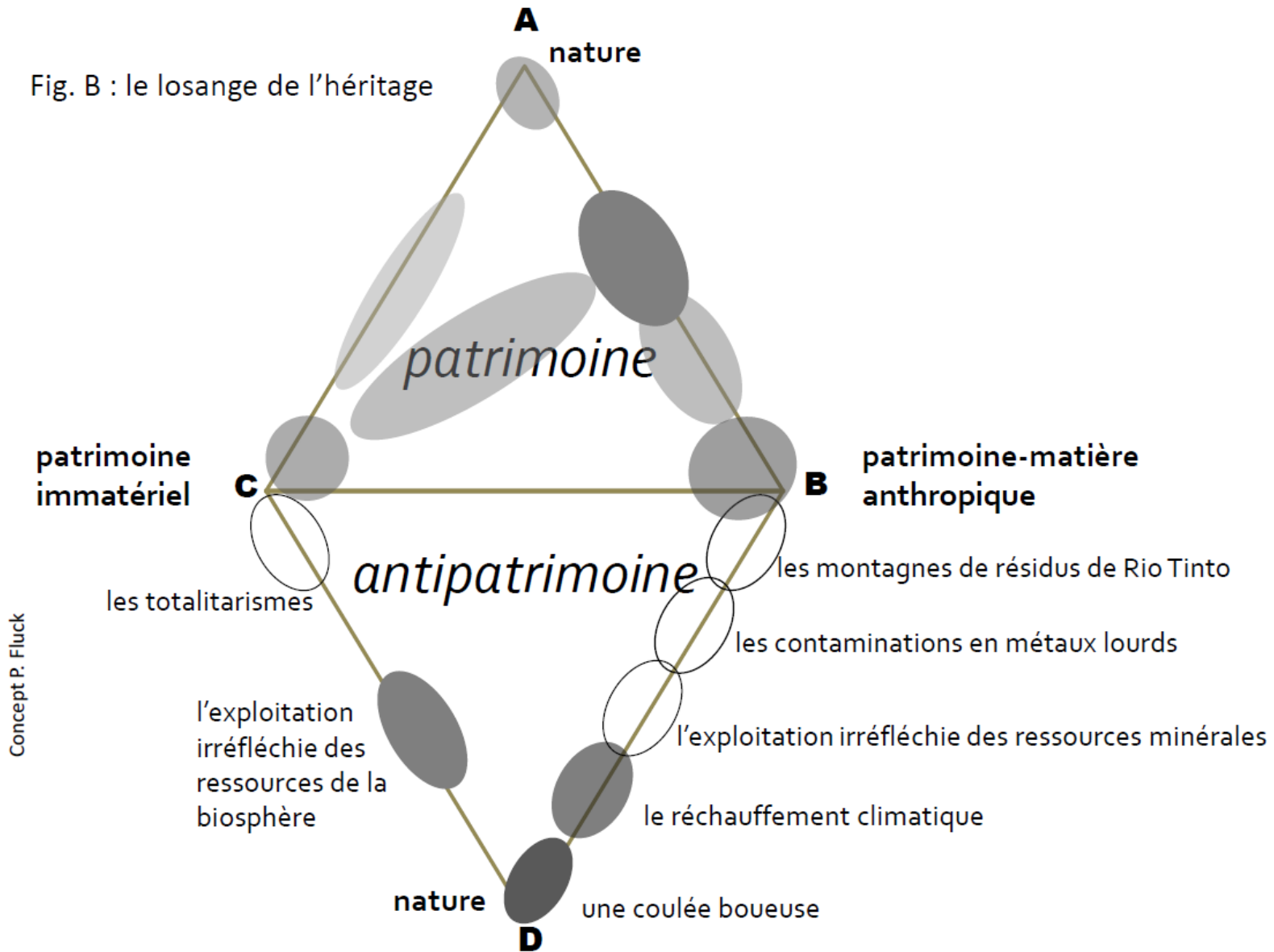


ILLUSTRATION 7



ILLUSTRATION 8



ILLUSTRATION 9



ILLUSTRATION 10

